

LADISLAS DORMANDI

**LA PÉNICHE
SANS NOM**

roman

nrf

GALLIMARD

LA PÉNICHE
SANS NOM

DU MÊME AUTEUR

nrf

La première partie de LA PÉNICHE SANS NOM a paru sous le titre

LA VIE DES AUTRES

LADISLAS DORMANDI

LA PÉNICHE
SANS NOM

roman

nrf

GALLIMARD

Cinquième édition

Il a été tiré de cet ouvrage quarante-trois exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont quarante numérotés de I à XL et trois hors commerce, marqués de A à C.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1951.

PREMIÈRE PARTIE

VINGT-QUATRE HEURES

UN HOMME D'HONNEUR PAIE RUBIS SUR L'ONGLE

Deux semaines se passent, deux semaines banales. Elles ne diffèrent en rien des semaines précédentes et pour autant qu'on puisse le prévoir, elles ne différeront pas non plus de celles qui leur succéderont. « Monsieur le Maire est dans la capitale et nous ignorons quand il rentrera », répond le standardiste de l'Hôtel de Ville à ceux qui s'informent au sujet de M. Surreaux. Quant à l'absence de Juliette, on ne s'en aperçoit que dans la maison des Menot. Personne ne s'informe à son sujet.

La vie continue, immuable, monotone comme le fleuve. Le menuisier passe la matinée et l'après-midi à bricoler dans son atelier ; à midi, il va prendre son apéritif au café Ratier et il est aussi taciturne et morose qu'auparavant. Madame Menot s'occupe de son ménage, va faire son marché et se lamente en interminables soliloques devant elle-même, devant les murs impassibles et devant l'appartement vide. L'emploi du temps de M. Vernet n'a pas changé non plus. Après le petit déjeuner, — on lui sert une omelette bien poivrée, telle qu'il l'aime — il se rend à son bureau, travaille jusqu'à midi, rentre chez lui, déjeune, reprend le travail, revient dîner, puis fait un tour le long du fleuve et se couche. Juliette serait chez elle que les choses se passeraient exactement de la même façon. C'est devant une chance extraordinaire ou un malheur que l'on aperçoit qu'on n'est qu'une poussière insignifiante dans le monde. Votre voisin le plus proche lui-même remarque à peine ce qui bouleverse pourtant profondément votre vie.

Parfois même celui dont l'existence se trouve subitement ébranlée ne s'en aperçoit pas. Ainsi, par exemple, l'ingénieur Vernet protesterait catégoriquement si quelqu'un s'avisait de faire à son sujet une allusion de ce genre. L'heure pénible qu'il a passée à la

gare quinze jours auparavant, il l'a classée et oubliée dès le deuxième jour. Quand d'aventure il s'en souvient, il se dit qu'il s'était laissé aller à l'énervement, à l'exagération, qu'il avait perdu toute mesure. Heureusement encore que de tels moments d'exaspération passent, que les événements gonflés à outrance s'aplatissent comme des ballons de baudruche vidés d'air, reprennent leur place parmi les autres, une place en proportion avec leur réelle importance. Depuis huit jours, Vernet apporte à son travail presque autant d'ardeur qu'autrefois ; il mange avec appétit, dort d'un sommeil profond, sans rêves, et ne se creuse pas le cerveau avec des questions qui ne le regardent pas.

Sept heures et demie. L'ingénieur jette un coup d'œil sur le réveille-matin posé sur la table de nuit et sort du lit. La sonnerie n'a pas été remontée, ce serait inutile, chaque matin Vernet se réveille à sept heures et demie très exactement comme si on le secouait. Il a pris l'habitude de ces réveils exacts d'abord à l'école, puis au service militaire. Quand on a la conscience tranquille on s'endort aisément, et quand on ne craint pas le jour qui va commencer on se réveille tout aussi facilement. Quiconque est en bonne santé a aussi bon sommeil. De même, ne manquent d'appétit que ceux dont la digestion est dérangée.

Vernet va à la fenêtre et écarte le rideau. Le brouillard s'étend sur le fleuve en une couche épaisse, telle une couverture de laine sur un corps agité. A mesure que la saison avance, il gagne en densité et en ténacité, il se déchire de plus en plus difficilement, quelques-uns de ses lambeaux continuent à adhérer à l'eau et quand le soleil de midi les chasse enfin du fleuve, ils vont se réfugier parmi les arbustes de la rive. Ils s'agrippent convulsivement aux branches, décidés à ne pas se laisser déloger. Dès que le soleil se couche, leur heure revient ; ils regagnent alors leur place en rampant et se soudent à nouveau les uns les autres. Quand il rentre de son bureau, depuis le pont, Vernet les voit quitter sournoisement leur repaire, pareils à des monstres aquatiques d'un mauve pâle, tremblants comme la gelée, puis s'unir et s'étendre paresseusement à la surface de l'eau. Si la température continue à baisser, il faudra sortir le pardessus ! Non pas le pardessus d'hiver, ce serait encore trop tôt, mais celui de demi-saison ; un ample vêtement de lainage gris clair que l'ingénieur préfère à l'autre parce qu'il le trouve plus confortable.

Il fait sa toilette, se rase, se brosse soigneusement les cheveux avec une brosse métallique, bien qu'il se rende compte de la vanité de ses efforts, sa chevelure étant plus raide même que les fils métalliques de la brosse. Au collège, ses camarades lui avaient donné un sobriquet : le hérisson ; et, on ne sait comment, ses collègues

de l'Hôtel de Ville continuant la tradition, l'appellent également ainsi derrière son dos. Et cela, non seulement à cause de sa chevelure, mais aussi en raison de son caractère qui lui non plus n'a guère changé depuis le collège. Vernet est resté un homme renfermé, et lorsqu'on essaie de l'aborder, il se hérisse, se met en position de défense. Il ne le fait pas de propos délibéré et serait le premier à se réjouir s'il pouvait perdre cette habitude. Mais comment changerait-il son caractère ? Il ne trouve pas les paroles susceptibles de transformer une camaraderie éphémère en amitié durable. Autant il se sent à l'aise quand il est à son travail, autant il perd son assurance au contact des gens. Encore heureux que cela ne se voie pas ! Ceux à qui il a affaire le prennent pour un homme rude, sûr de lui-même, et qui sait ce qu'il vaut. La plupart du temps, il le croit d'ailleurs, lui aussi. Et il pense alors qu'il n'a besoin de personne. Pourtant, parfois... comme cela lui est arrivé au cours de ces derniers jours, il a le sentiment que quelque chose lui manque.

Ces périodes de découragement sont en somme assez rares et ne durent pas longtemps. La toilette du matin et les gestes habituels que l'ingénieur exécute pour s'habiller ont raison de cet abattement comme le soleil de la brume qui s'étend au-dessus du fleuve. Tant que l'ordre des choses n'a pas changé, le monde n'est pas sorti de ses gonds et le mal n'est pas bien grand. Le mal, le vrai bouleversement ne se produirait que le jour où Vernet oublierait de se laver la bouche au lever. Ou encore s'il allait au bureau sans s'être rasé. Mais pour le moment on n'en est pas là, tant s'en faut ! Simplement on est moins bien disposé que de coutume, et sans aucune raison. Mais cela passera.

Sa toilette terminée, Vernet passe dans la salle à manger et se met à table. Inutile de demander à être servi. Madame Menot qui, dans la cuisine, vaque à ses occupations, entend passer son locataire. Il déplie sa serviette et attend.

Seulement... le petit déjeuner n'est pas tout à fait le même qu'au temps où Juliette était à la maison. Madame Menot sert le café très blanc ; elle prétexte que le lait est nourrissant. Evidemment, Vernet pourrait indiquer qu'il aimerait avoir un peu plus de café, sa logeuse est pleine de bonne volonté et elle serait même contente de pouvoir faire plaisir. Au fond, il ne sait même pas pourquoi il n'ose pas exprimer son désir. Peut-être parce que ce n'était pas la peine, pour quinze jours. Mais au fond, il ne s'agit pas de deux semaines ; peut-être de deux mois, de deux ans, sinon de toujours. Peut-être Juliette ne rentrera-t-elle jamais dans la maison paternelle ! Si cela devient une certitude, Vernet devra tout de même se décider à revoir certains détails de son existence. Par exemple cette

histoire de café, et bien d'autres encore. C'est curieux, Juliette ne paraissait pas occuper une place quelconque dans la vie de l'ingénieur, et pourtant son absence soulève de petites difficultés. Il semble qu'entre deux êtres qui vivent côte à côte se nouent d'innombrables fils invisibles dont on ne prend conscience que lorsque l'un de ces fils vient à se casser.

Depuis le départ de Juliette, on n'a reçu d'elle qu'une seule lettre par laquelle elle informait ses parents qu'elle s'était trompée de train, qu'elle avait rencontré le maire et que, grâce à lui, elle avait pu trouver une situation. Juliette s'excusait aussi de donner tant d'émotions à ses parents. Par ailleurs, elle allait bien et elle avait bon espoir de réussir dans la capitale. Elle n'avait pas besoin d'argent, elle gagnait ce qu'il lui fallait pour vivre. Salutations à monsieur Vernet.

L'ingénieur frémit de dégoût en évoquant cette lettre pleine de mensonges. Il n'aurait jamais cru Juliette capable de mentir aussi effrontément. Le menuisier n'a pas montré la lettre à son locataire, c'est madame Menot qui lui a résumé le contenu, et il n'a pas pu demander des détails. Et comme il n'est pas curieux, cela lui suffit. Après la déchéance physique, le mensonge est le premier pas fatal vers la déchéance morale.

Menot sait-il seulement ce qui est arrivé à sa fille ? A moins de fermer les yeux volontairement, il doit se rendre compte que quelque chose ne va pas. Mais alors, cela paraît inconcevable qu'il ne tente rien, qu'il n'aille pas rejoindre Juliette pour la ramener. Comme s'il ne s'agissait pas de son propre enfant ! Depuis qu'elle est partie, il n'a pas prononcé une seule fois le nom de sa fille, et quand sa femme en parle, il la rabroue : « Tais-toi donc, assez bavardé ! » Ou serait-il assez simple pour ajouter foi à cette histoire de rapide pris par erreur, de l'intervention désintéressée du maire et ne bouderait-il que parce que sa fille est allée dans la capitale sans qu'il l'y ait autorisée ? Eh !... quoi qu'il en soit, c'est une sale histoire. Inutile de se creuser la tête dessus. Quand il y pense, Vernet perd son calme, la mauvaise humeur le gagne et il devient maussade.

La porte s'ouvre derrière lui. Il ne lève même pas les yeux ; il sait que madame Menot apporte le petit déjeuner.

— Merci bien, murmure-t-il machinalement.

Mais à sa surprise, c'est la voix du menuisier qui répond.

— Bonjour, monsieur, dit Menot.

Il regarde par-dessus la tête de l'ingénieur, contourne la table, tire la chaise en face de Vernet et s'assoit. Il joue distraitement avec les franges de la nappe et ne lèverait pas les yeux pour un empire.

Vernet ouvre la bouche, ce silence lui est pénible, mais il la

referme aussitôt, ne sachant que dire. Et si Menot ne tient pas à parler, tant mieux ; on ne l'y forcera pas. D'ailleurs, de toute façon, ils ne pourraient parler de ce qui les intéresse le plus, et Vernet n'a pas l'habitude de jouer à cache-cache avec ses pensées. Il ne pourrait s'empêcher de déclarer : « Juliette a suivi le premier homme qui lui a fait signe, comme une catin. Et quant à vous, vous êtes un vieux tartufe, vous êtes parfaitement au courant de tout et vous ne levez même pas le petit doigt ! » Voilà ce que dirait l'ingénieur parce que tel est son sentiment. Aussi est-il plus sage de se taire.

Le silence se prolonge ; madame Menot s'attarde dans la cuisine bien plus qu'à l'ordinaire. Si au moins Vernet avait un livre ou un journal à sa portée, il pourrait faire semblant de lire. S'il retournerait dans sa chambre chercher sa serviette et se mettait à étudier un dossier ?... Bien sûr, pas celui des abattoirs, qui est à la mairie depuis longtemps. Par une coïncidence curieuse. M. de Saint-Marin l'a demandé le lendemain du départ du maire... Vernet se sent honteux rétrospectivement de sa naïveté !...

Ils demeurent là comme deux gamins têtus qui viennent de se chamailler et ne se parlent plus. Cette bouderie muette est assez puérile. Pourtant, à bien réfléchir, ils n'ont aucune raison d'être fâchés. En tout cas, le menuisier ne saurait en vouloir à son locataire. Menot a cent fois tourné et retourné la question dans sa tête, fait un sérieux examen de conscience, mais il en est toujours arrivé à cette conclusion : on ne saurait rien reprocher à Vernet, qui n'avait pas le droit d'intervenir dans la décision de Juliette. Il ne fait pas partie de la famille, ce n'est qu'un étranger, un locataire et il se serait rendu ridicule à la gare, s'il s'était empressé de déclarer : « Dites donc, monsieur Menot, savez-vous que mademoiselle Juliette se prépare à partir avec le maire ? » Vernet n'a aucune raison de se sentir complice à quelque degré que ce soit et de ne pas oser regarder Menot dans les yeux.

Tout cela est clair et irréfutable, et pourtant le mutisme du menuisier pèse à Vernet et l'agace. Il se met à tambouriner sur la table tout en réfléchissant. Outre la responsabilité directe et matérielle, il en existe une autre, une responsabilité morale, supérieure, qui est tout aussi grave que celle qui se laisse définir facilement et avec exactitude. C'est une attitude trop commode et lâche, celle qui consiste à se croiser les bras en face d'un homme qui se suicide et à hausser les épaules : « Il a l'âge de raison, quel droit aurais-je de l'empêcher de faire ce qui lui plaît ?... » Mais oui, Vernet dit qu'il a tort de chercher à se justifier ; à sa place, un honnête homme n'aurait pas coupé les cheveux en quatre, mais serait intervenu. Et il a beau essayer de dégager sa responsabilité

en rejetant la faute sur Menot et en lui gardant rancune par surcroît, les faits sont là : à part Hammeau, il était seul à savoir ce qui se préparait et à pouvoir prévenir le malheur. Sa responsabilité est d'autant plus évidente que le maire, en abordant les Menot, avait mêlé son ingénieur à la conversation, le poussant en quelque sorte au premier plan. « J'apprends, petite, que vous partez », avait-il dit. Qui donc aurait pu l'apprendre au maire sinon lui, Vernet ? Ainsi, le menuisier pourrait l'accuser à juste titre, en apparence. Et que faire, sinon parler uniquement de bonne foi ! Qu'il le veuille ou non Vernet a joué un rôle dans cette affaire, et il ne sert à rien de jouer l'étranger distingué qui n'y est pour rien.

Le silence est de plus en plus pénible. Vernet est tenté de se lever et de quitter la pièce. Le mutisme de Menot est un reproche éloquent, reproche qui, certaines questions une fois tirées au clair, n'apparaît plus à Vernet tellement dépourvu de fondement ! L'ingénieur sent croître en lui un sentiment de culpabilité qui devient intolérable. Si cela continue, s'il ne réussit pas à expliquer convenablement son point de vue, il sera obligé de déménager. Ce serait dommage, il se plaît dans sa chambre et jusqu'ici il n'a eu aucun différend avec ses logeurs. Ce serait pénible de s'habituer à un nouvel entourage. Et ainsi il ferait tort aux Menot une fois de plus ; des lamentations de madame Menot il a déduit en effet que le ménage avait grand besoin de l'argent apporté par leur locataire, et ils auraient du mal à en trouver un nouveau. Ce ne serait pas très élégant de les quitter au moment où ils sont en difficulté, simplement pour faire taire un remords de conscience. Et ce serait aussi une lâcheté : on pourrait alors reprocher à Vernet d'esquiver ses responsabilités. En un mot, il se conduit aussi basement que le maire... Qu'a donc madame Menot à ne pas vouloir sortir de sa cuisine ? Pourquoi ne sert-elle pas le petit déjeuner ?

— A propos, dit l'ingénieur d'un ton qu'il s'efforce de rendre détaché, je suis content de vous voir, monsieur Menot ; voulez-vous venir jusqu'à mon bureau, si possible dans le courant de la matinée ? J'aurai à vous parler des travaux de menuiserie pour les abattoirs. J'ai reçu hier un mot de monsieur le maire ; il me demande de passer les commandes.

Vernet attend la réponse du menuisier avec une légère curiosité mêlée d'émotion. Que se passerait-il si Menot bondissait de son siège, frappait sur la table et se mettait à hurler : « Les salauds ! C'est avec ça qu'ils veulent payer ma fille !... »

Cependant, pour toute réponse, le menuisier hoche la tête et le dégoût étrangle l'ingénieur comme si une boule amère s'était arrêtée dans sa gorge. Il est écœuré surtout de lui-même, pour avoir accepté ce rôle d'intermédiaire, mais il est écœuré aussi par

les procédés du maire qui, homme d'honneur, paie comptant, et aussi par le menuisier qui, auparavant, ne manquait pas une occasion pour grogner contre le piston et qui, maintenant, sans un mot, oublie ses indignations et accepte humblement le paiement. Le travail lui importe plus que sa fille et son honneur. Vernet l'avait cru plus intègre et n'arrive pas à surmonter sa profonde déception.

Cette lettre du maire, à laquelle il vient de faire allusion, il l'a dans sa poche depuis la veille mais il a attendu pour en parler. Les quinze jours sont passés, le maire rentrera aujourd'hui ou demain, il n'aura qu'à arranger lui-même ses sales petites affaires. Vernet était décidé à se refuser à la moindre démarche, en ouvrant la lettre, au cas où elle aurait évoqué la conversation qui avait eu lieu à la gare. Mais le ton de la lettre est froid, objectif, impersonnel ; il n'y est question que de travaux, de construction, on ne peut rien trouver à y redire. C'est une lettre officielle et, tant qu'il reste à son poste, Vernet n'a qu'à obéir. Le maire manœuvre adroitement, il oblige son subordonné à prendre position dans l'affaire. Cependant, Menot continue à se taire obstinément, tête baissée, et son mutisme confirme sans équivoque sa complicité...

— C'est que le travail est urgent, dit Vernet, irrité. Le maire tient à ce qu'on le commence dès cette semaine. Aussi vous demanderai-je de me dire carrément si vous acceptez la commande ou non. Car, dans la négative, je serais obligé de m'adresser à quelqu'un d'autre.

Pendant ce temps, madame Menot entre. Elle pose le plateau sur la table, dispose les tasses, les couverts, les assiettes. Elle entend les paroles de l'ingénieur, s'agite nerveusement, va et vient à travers la pièce, ne pouvant se décider à sortir, regarde son mari et attend la réponse. Le menuisier ne dit rien, les yeux de sa femme s'emplissent de larmes. Depuis que le maire leur a promis du travail, quinze jours auparavant, elle vit dans l'espoir. Elle s'essuie les yeux de la main, s'efforce de ravalier ses larmes mais ne peut se maîtriser ; elle renifle toujours plus fort, toujours plus bruyamment et finalement éclate en sanglots :

— Auguste !... Auguste !... Tu n'as vraiment pas tout ton bon sens. Tu veux donc notre malheur à tous ? Qu'est-ce qui te prend ? Quelle mouche t'a piqué ? Mais non, tu veux tout simplement agir à ta tête ! Tu as peur de faire jaser les gens, ce vaurien boiteux de Lamarck et les autres : « Menot s'est laissé faire, lui aussi ; il travaille pour la municipalité. » Ce ne sont pas des amis, je te l'ai toujours dit, mais de vilains envieux ; tu as tort de te mettre à leur table au bistrot, pour qu'ils te rebattent les oreilles avec leurs sottises. Puisqu'ils n'ont rien, se disent-ils, eh bien, que les autres

n'aient rien non plus ! Ils envient ta maison, ta fille, et ils sont jaloux parce que tu vaux mieux qu'eux. Et voilà que maintenant, ils t'envient même ton modeste gagne-pain ! Nous sommes des mendiants et tu te fais encore prier. Tu as beau faire des cachotteries, je ne suis pas aveugle, je sais que c'est avec l'argent de Charlotte que tu as payé les dernières échéances à la banque...

— Nom de Dieu ! En voilà assez ! Le menuisier se lève, furieux, bouscule sa chaise et frappe sur la table un coup de poing si vigoureux que la cafetière se renverse. Je suis un honnête artisan et pas un mendiant ! Tais-toi, sans quoi tu vas recevoir une gifle qui te fera taire une fois pour toutes.

Cet accès de colère est si inattendu que la femme, effrayée, ne souffle plus un mot ; elle en oublie même de pleurer et fixe son mari avec des yeux arrondis d'épouvante. Il n'a jamais eu l'habitude de mâcher les mots avec elle, mais elle ne se souvient pas d'avoir été attaquée aussi brutalement, surtout en présence d'un étranger. Le menuisier se ressaisit enfin, se baisse, redresse la chaise, marmonne quelque chose et quitte la pièce.

Dès que la porte se referme derrière lui, madame Menot se met à pleurer. Qu'est-ce que cela peut bien faire maintenant ; de toute façon l'ingénieur a tout entendu, et il n'y a plus de raison de se cacher. Elle donne donc libre cours à ses larmes sans même chercher à se contenir.

— Oui, monsieur l'ingénieur, maintenant vous savez comment il est, cet homme ! Des semaines se passent sans qu'il desserre les lèvres, mais quand il est lancé, voilà de quoi il est capable ! C'est comme ça qu'il me traite ! Depuis que sa fille est partie, il n'a plus son bon sens. Hier soir, quand je lui ai dit que sa fille non plus ne pouvait le supporter et que si elle était partie ainsi, sans un mot, c'est parce qu'elle n'avait pas osé parler ouvertement, il a saisi une chaise et si je ne m'étais pas sauvée, il me l'aurait lancée à la tête. Il ne se soucie de rien ; quand je regarde par la fenêtre dans l'atelier, je le vois assis sur un tabouret, le regard perdu. Il ne touche même plus à ses outils. Il s'est même mis à boire dans l'après-midi, au café, avec ces vauriens, il laisse sa raison au fond de la bouteille, il laisse dans la boisson son argent et son honneur. Depuis quelques jours, vous pouvez vous en rendre compte par vous-même, monsieur l'ingénieur, il est complètement effondré. Nous n'avons pas d'argent ; ce n'est pas une honte, c'est comme cela depuis que nous avons fait construire la maison, et pourtant il n'en a pas toujours été ainsi. Ce n'est pas de sa faute, je ne lui fais pas de reproches. Mais là où il y a de sa faute, c'est quand il ne veut pas travailler. Il en a perdu l'habitude et maintenant que, grâce à vous, monsieur l'ingénieur, et grâce à mon-

sieur le maire, le travail lui tombe comme du ciel, il ne sait pas comment s'y prendre. C'est pour cela qu'il est de si mauvaise humeur.

Tout en parlant, elle pleure, s'essuie les yeux et halette. L'ingénieur ne peut placer un mot mais le pourrait-il qu'il ne saurait que dire. C'est la première fois qu'il assiste à une scène de ménage chez les Menot, il se sent gêné et s'agite sur sa chaise. Il termine rapidement son petit déjeuner ; le café est versé, mais Vernet n'a pas d'appétit et la moitié de l'omelette reste sur le plat. Il consulte sa montre, se lève d'un bond, comme quelqu'un qui s'aperçoit qu'il est en retard.

— Vous m'excuserez, je dois partir. Monsieur Menot est nerveux. A cause du départ de mademoiselle Juliette et aussi pour d'autres raisons... Je vous assure que je ne lui en veux pas, je connais la vie. Il finira bien par se calmer...

Il est sur le point de s'en aller ; mais madame Menot, devant la porte d'entrée lui barre le passage, elle lance des paroles qui coulent en un flot ininterrompu, elle fouille son âme qui déborde d'amertume. Ce n'est plus pour l'ingénieur qu'elle parle mais pour elle-même ; elle a besoin de laisser remonter à la surface toutes ses plaintes refoulées.

— Il n'a pas toujours été ainsi, monsieur l'ingénieur, croyez-le bien. C'était un homme de cœur et un rude travailleur ; parfois il faisait semblant de se mettre en colère, mais en réalité il ne s'emportait pas. Et voilà que ça le prend tout à coup. Ce sont ses copains que l'excitent, cette bande de vauriens... Rien n'est sacré devant eux ; ils blasphèment même contre le bon Dieu. Et ce vieil escroc toqué qui vient maintenant s'incruster ici, il ne déloge pas de l'atelier ! Qu'il essaie donc de venir encore une fois, je le chasserai à coups de balai ! Je ne sais pas ce qu'ils mijotent ensemble, mais dès que j'entre, ils se taisent, on dirait qu'ils ont peur que je surprenne leurs secrets. Mais, moi, je sais ce qui tourmente mon mari. C'est parce que, voyez-vous, monsieur l'ingénieur, sa fille est partie comme ça, sans lui avoir dit ce qu'elle a derrière la tête. Bien sûr, elle aurait pu parler, elle savait bien qu'en causant gentiment avec son père, elle obtiendrait qu'il la laisse partir ; ce qui est malheureux, justement, c'est qu'il s'est toujours montré trop faible avec elle et qu'il l'a toujours laissée faire à sa tête. Et maintenant, tout à coup, il ne peut se résigner à la voir agir comme elle le veut. Pourtant, ce n'est vraiment pas une grande affaire ! Elle n'est pas la première jeune fille qui va dans la capitale pour travailler dans un bureau. Mais voilà, il est blessé dans son amour-propre parce qu'elle s'est passée de conseils. C'est qu'il a beau être de petite taille, il est pétri de vanité et d'orgueil, il en éclate pres-

que ! Il se croit plus important que monsieur le maire. Et si je m'avise de faire une réflexion, il me menace de m'étrangler, de me casser la figure et Dieu sait quoi encore. Vous l'avez bien entendu, monsieur l'ingénieur. Mais maintenant cela m'est bien égal, il n'a qu'à me tuer, cela vaudrait mieux que de vivre ainsi.

Voyant qu'il ne peut espérer s'échapper, Vernet se retourne brusquement et entre dans sa chambre. « Au revoir », dit-il, et il referme la porte. Il plaint cette femme et ne voudrait pas la blesser, mais s'il ne coupait pas court à ce bavardage, il ne s'en tirerait pas avant midi. Tandis qu'il gagne l'entrée par l'autre porte et qu'il prend son chapeau, il entend madame Menot qui continue ses jérémiades dans la salle à manger. Il l'entend encore du jardin, et la voix se mêle au martellement sauvage qui parvient de l'atelier. C'est comme si les sons cherchaient à se dominer mutuellement, à se réduire au silence. Vernet pousse un soupir de soulagement lorsque la grille du jardin retombe derrière lui. Décidément, le parti le plus sage serait de chercher au plus tôt un autre logement.

Il longe la rive, non dans la direction du pont mais dans le sens opposé, vers les collines bleutées dont les contours vont s'estompant. Sa tête bourdonne comme une ruche : impossible de travailler dans cet état ; il sera plus raisonnable de prendre l'air avant d'aller au bureau. Le travail en ce moment n'est pas urgent, ni même important ; Vernet bricole, comme le menuisier avec ses morceaux de bois multicolores. Cependant l'inactivité lui est plus insupportable encore que ce bricolage. Après le retour du maire, il faudra tout recommencer. Car M. Surreaux n'a pas laissé d'instructions précises ; il se réserve le dernier mot dans les moindres détails. Un vrai tyran antique. N'est bon que ce qu'il fait, lui.

Le pied des collines est plongé dans le brouillard qui enveloppe jusqu'aux villas de la rive droite, De cette masse inconsistante, tumultueuse, surgit çà et là une cheminée, une tourelle élancée coiffée d'une girouette couleur d'argent, un fragment de toit. Tout cela semble flotter dans l'air, ne s'attacher à rien.

L'ingénieur met son chapeau, boutonne son pardessus ; il a froid. Il s'applique à faire de grands pas, la maison des Menot se dissout bientôt dans la brume. Il fuit, mais il devra revenir sur ses pas, à moins d'emprunter le sentier au milieu des prés, derrière l'usine de Bourdon, sur l'Avenue. Il n'y a pas d'autre passage sur le fleuve. Il avait été question, à un moment, d'élargir le pont de chemin de fer et d'y adjoindre une passerelle, mais comme tant d'autres projets, celui-ci s'est heurté à l'opposition du Conseil. En facilitant la circulation on ne rendrait service qu'aux ouvriers. Et ces messieurs du conseil ne tiennent pas à multiplier les points

LADISLAS DORMANDI

LA PÉNICHE SANS NOM

La Péniche sans Nom constitue le deuxième tome de *La Vie des Autres*, en ce sens qu'on y retrouve les mêmes personnages et la suite d'une même action (mais le livre est un tout en soi). Le maire d'une petite ville, Philippe Surreaux, a emmené à Paris Juliette Menot, fille d'un menuisier. L'ingénieur Vernet, qui aime Juliette sans le savoir, en ressent une déception et une peine immense. Ses fonctions à la mairie lui permettent d'avoir connaissance de tous les dossiers. Il y trouve de nombreuses irrégularités, et la preuve de véritables escroqueries commises par le maire. Est-ce à cause du désespoir du père Menot, est-ce par honnêteté sourcilieuse, est-ce tout simplement par jalousie amoureuse qu'il dénoncera le maire ? C'est en tout cas un drame terrible que le puritain Vernet va déclencher, et un épouvantable scandale. Des vies seront brisées, et les dernières pages du livre montreront la jolie Juliette, cause involontaire de toutes les catastrophes, revenue à la ville, et rêvant dans une vieille péniche sans nom à un bonheur qui se trouve « sur l'autre rive ».

On retrouve dans *La Péniche sans Nom* les qualités de *La Vie des Autres* : une grande pénétration psychologique, une puissante et patiente investigation des êtres, un tableau magistral de toute une ville et des relations de ses milliers d'habitants.

ROMANS

(Publications Janvier-Mars 1954)

MARCELLE CASTELIER

Leur Solitude

LADISLAS DORMANDI

La Vie des Autres

NICOLE DUTREIL

Tout finit au Port

OUT-EL-KOULOUB

Le Coffret hindou

WILNA SALINAS

La Faiblesse d'aimer

HENRI THOMAS

Les Déserteurs

GUY MAZELINE

LE ROMAN DES JOBOURG, IV
Vallfort